

La désertion des champs

Autor(en): **Ruffieux, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **38 (1909)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Kyriale Mathias, — à nous occuper de réfuter les théories de certains musiciens qui veulent mesurer le plain-chant à la façon de la musique moderne. Ces *mensuralistes*, comme on les appelle, ont déjà été réfutés, de façon péremptoire, par des plumes très autorisées dans les revues grégoriennes et musicales. C'est accomplir une œuvre néfaste que de faire rentrer, bon gré, mal gré, les mélodies grégoriennes avec leur rythme complexe, multiple, souple, varié, dégagé, dans la camisole de force de la mesure uniforme isochrone. Leur élan s'y trouve entravé de la façon la plus inesthétique. A moins que toutefois, — ce qui a souvent lieu, — on mette dans l'exécution tant d'interprétation, tant de largeur dans la façon d'observer la mesure que celle-ci n'existe, pour ainsi dire, plus que sur le papier. On revient alors pratiquement à l'exécution bénédictine traditionnelle et point n'était besoin d'échafauder des systèmes de mensuration !

Mais revenons à notre sujet. Pas de mesure dans le chant grégorien. Cela paraît monstrueux ! Nous avons dit : pas de mesure, mais nous n'avons pas dit : pas de rythme. Il y a un abîme entre le rythme et la mesure. Pour faire sentir cette différence, nous allons prendre comme pièce d'étude la mélodie du « Ranz des vaches ».

Ce chant est mesuré, même très fortement. Il est à trois temps, l'un des refrains est à $\frac{3}{8}$, l'autre à $\frac{6}{8}$; c'est leur écriture la plus logique.

Dans la mesure à 3 temps, c'est le premier temps qui est le fort, les deux autres sont faibles. De même à $\frac{3}{8}$. (A $\frac{6}{8}$, le premier est fort, le quatrième moins fort, les autres faibles.) Ces temps forts reviendront tous les 3 temps, fixement, inévitablement. L'artiste sait qu'il ne faut pas les exagérer mais au contraire égaliser sa phrase et suivre plutôt le rythme. Le chanteur inexpérimenté ou bien les exagère, ou bien ne les sait point voir !

Voilà pour la mesure, passons au rythme.

(A suivre.)

J. BOVET, *prof.*

La désertion des champs.

De nos jours plus que jamais, on déserte la campagne. La terre maternelle, la vieille nourricière où les aïeux ont, pendant des siècles, borné leur horizon, n'exerce plus sur l'homme une attraction assez forte. Et l'on abandonne sans regret les occupations rustiques, l'existence du grand air, les joies calmes de la vie du paysan.

Pourquoi ? Il serait intéressant de rechercher les causes de cet exode continu de la glèbe vers les cités. Souvent on abandonne les champs par orgueil. Le cultivateur aisé, qui vit heureux sur son domaine, n'a qu'une ambition : celle de voir son fils étudier sur les bancs du collège, afin que celui-ci puisse plus tard occuper une position plus ou moins importante dans la vie sociale. Nos jeunes gens, eux-mêmes, considèrent souvent l'agriculture comme une besogne quelque peu vulgaire. Puis, il y a la classe des travailleurs agricoles qui veulent essayer l'existence incertaine et hasardeuse de l'ouvrier citadin.

Ceux qui s'en vont ainsi vers la ville devraient considérer un peu la campagne. Ils n'ont jamais éprouvé l'orgueil du montagnard conduisant au printemps ses troupeaux vers l'alpe reverdie ; l'espoir du laboureur confiant la graine au sillon ou la joie du paysan quand il voit la terre frissonner aux sèves d'avril.

Mais, dit-on, la vie des champs est laborieuse, inquiète ; le cultivateur féconde la terre de ses sueurs, il laboure, il fume, il sème, il prodigue son travail ; la récolte s'annonce belle : mais voici la gelée ou la grêle qui viennent détruire toutes ses espérances. Puis, on allègue des difficultés présentes, la cherté de la main-d'œuvre.

Quelle est la profession qui n'ait pas ses aléas ? On veut excuser sa conduite ; il y a plutôt une lacune dans la formation du caractère de nos jeunes gens. C'est le contact avec la vie rurale qui leur donnera l'amour de la campagne. Que l'enfant suive pas à pas son père dans le sillon qu'il trace ; qu'il se lève de bonne heure et se couche tôt. Devenu plus grand, qu'on l'intéresse à la marche générale de la ferme ; qu'il prenne sa part des soucis et des labeurs paternels ; qu'on écoute parfois son conseil et sa jeune expérience : voilà le meilleur moyen de le retenir et de l'intéresser. Dans le champ d'action si étroit de la famille, son activité pourra s'exercer ; des goûts et des aptitudes naîtront. La vie pratique, le contact avec les choses seront toujours la meilleure formation. Non qu'il faille négliger l'instruction et même les études agricoles ; le jeune cultivateur doit avoir des connaissances assez étendues ; mais après cette intuition de chaque jour, il comprendra mieux la portée pratique de l'enseignement qui lui sera donné. Par des connaissances plus scientifiques il pourra améliorer ses procédés et accroître ses rendements en utilisant des méthodes nouvelles.

F. RUFFIEUX.



Il y a dans la vie des souffrances voulues de Dieu, qui préparent admirablement l'âme au dernier combat. Ce sont de grandes grâces dont il faut faire usage, c'est comme la cellule de cire qui permet à l'abeille de déposer sa goutte de miel. Et quel miel que celui des joies futures !

(Méditation.)